

La destinée Chopin

Gilles Laporte

Notre histoire commence en Lorraine, comme un conte.

Il était une fois...

Un grand gaillard venu du Dauphiné, descendu des Hautes-Alpes.

Il fuit la misère, les famines à répétition, les épidémies et les impôts : pas le sou pour payer la taille ! On l'appelle « Chapin... Chapein... Antoine Chapen ». Avec son fils François il part vers le nord. Au terme d'un voyage éprouvant, Antoine Chapin/Chapein/Chapen et son fils arrivent en Lorraine, duché autrefois riche, ruiné par les Français pendant la guerre de Trente Ans. Pour repeupler son État, le duc Léopold a lancé un appel à l'immigration. Antoine et François s'installent, à Romont, près de Rambervillers. Ils y seront bourellier, tisserand, maçon, vigneron, peigneur de chanvre...

20 janvier 1705. François épouse une fille du village voisin, Catherine Oudot, domestique au château. Pour faire mieux bouillir la marmite, François se lance dans la contrebande du tabac, activité dangereuse punie de mort. Trop dangereux ! Alors, son père mort, il va s'installer avec sa femme à Xirocourt, au pied de la colline de Sion. Leurs quatre enfants y naîtront, dont... Nicolas né le 26 septembre 1712. Les Chapen pourraient être heureux, mais la maladie est à l'affût. Fin de l'hiver 1713, le François perd ses forces. Le 28 juin 1714, il meurt à l'âge de 38 ans. Il venait seulement d'apprendre à signer *Chopin*.

Le gamin Nicolas sera cosson-coquetier. Il vendra des œufs, poules, canards et lapins... et – tradition familiale oblige – il traficotera encore un peu dans le tabac, comme son père ! Un jour de foire, à Poussay, Nicolas rencontre Élisabeth Bastien qu'il épousera bientôt, le 4 février 1738, à Ambacourt, près de Mirecourt. De ce mariage vont naître 4 enfants dont, le 9 novembre 1738 : François Chopin. François est un bel enfant, et intelligent, qui fréquentera bientôt l'école de Tantimont. Puis, comme apprenti, il séjournera chez le Christophe Guinot, maître-charron à Mirecourt. Tout va bien chez les Chopin ! Mais, à l'automne 1772, Nicolas sent ses forces l'abandonner. Il remet à son fils François les plombs, les pinces et cachets du trafic de tabac. Ce matériel de contrebande deviendra reliques familiales. Et, le 15 novembre 1772, Nicolas meurt, âgé de 60 ans.

François se sent alors pousser des ailes. Beau, grand, fort, intelligent, habile au travail, courageux... il se veut libre. Il quitte le pays, disparaît pendant plusieurs années.

Quand il rentrera au village, des rumeurs tourneront autour de ce superbe gaillard qu'est le François Chopin. On racontera qu'il a pris femme dans un pays du nord, qu'il y a laissé une fille dont on murmure même le prénom : Christina. En réalité, on ne sait rien de François Chopin qui ne voit que ses clients, ne parle à personne. En silence, il travaille dans son atelier de charron. Et les jeunes femmes de Xirocourt -et d'ailleurs- tournent autour de son atelier en cherchant du regard... son regard !

C'est la fille de maîtres drapiers aisés de Diarville, la ville voisine, qu'il remarquera : la Marguerite Deflin. 17 janvier 1769, jour de fête : François Chopin épouse sa Marguerite. Beau mariage en habits et musique traditionnels de Lorraine. Les Deflin ont des biens à Marainville-sur-Madon, village proche dont le curé est leur ami qui, un jour, indique aux jeunes mariés une maison à vendre dans la rue de l'Âtre, face au presbytère. Marguerite et François l'achètent. C'est là qu'ils vivront. Marainville : 250 habitants, paysans, laboureurs,

artisans, des champs et vignes sur les berges de la rivière Madon, et un imposant château habité par le comte de Rutant-Marainville, franc-maçon notoire, homme de cœur et d'honneur, ancien chambellan de Stanislas Leszczyński, roi de Pologne et duc de Lorraine. C'est dans ce village que naît, le 15 avril 1771, le deuxième enfant du couple Chopin, un garçon baptisé comme son grand-père : Nicolas. Mais le comte meurt. Son château est mis en vente. Aidé financièrement par son ami, le cardinal de Rohan, c'est un exilé polonais qui l'achète : Michel-Jean comte Pac. Infatigable combattant pour l'indépendance de son pays, cet aristocrate s'active contre les Russes. Il a des documents à cacher, des réunions secrètes à organiser : ce château perdu en Lorraine est le lieu idéal. Pac y installe son intendant, Adam-Jean Weydlich, gentilhomme polonais, et sa jeune femme parisienne, amoureuse de littérature et de musique : Françoise-Nicole Schelling. Presque toujours seule dans son grand château, Françoise-Nicole s'ennuie. Elle a pris en affection les deux plus grands enfants des Chopin, Anne et Nicolas qui, grâce au curé Noël, savent lire, écrire, compter ; ils déclinent même du latin. Elle les invite chez elle, leur cite Voltaire, Rousseau, leur enseigne les bonnes manières, la langue allemande, leur fait découvrir la poésie et la musique. Françoise-Nicole joue admirablement du clavecin.



Le château de Marainville (Anonyme, XIX^e siècle)

Survient une catastrophe !

1785. L'Affaire du Collier de la Reine éclate. Jugé coupable de malveillance à l'égard de la Reine Marie-Antoinette, emprisonné, le Cardinal de Rohan entraîne le comte Pac dans sa ruine. Privés de son soutien financier, les Polonais doivent quitter le château de Marainville, partir très loin, fuir les dettes. Adam Weydlich et sa femme retournent en Pologne. Ils proposent alors au jeune Nicolas Chopin de partir avec eux. Le Drame ! Les parents aiment leur fils. D'abord, ils s'opposent à son départ. Mais ils savent compromis son avenir au pays. Depuis deux ans, le mauvais temps détruit les récoltes. La faim menace. Même les meilleurs clients du François ne paient plus leurs factures. Ils savent aussi que l'armée française enrôle de force les garçons comme leur Nicolas, que la Lorraine peut tout craindre de la France. Ils savent enfin que la dysenterie et la typhoïde y tuent tous les jours. Alors, la mort dans l'âme, ils laissent partir le fils. Le père vend une vigne, lui donne sa part d'héritage : l'argent du

voyage. Mais ils lui en veulent de les abandonner ainsi, surtout pour suivre des étrangers qui laissent derrière eux... des montagnes de dettes !

Au petit matin de la Saint-Wenceslas 1787, Nicolas tire la porte de la maison. Personne pour le saluer une dernière fois. Il part. Dans sa poche, son *Brevet d'Etudes Secondaires*, le *Zadig* de Voltaire, les deux cent soixante-dix-neuf livres de la vigne, et trois ou quatre sous des grands-parents Deflin.

Il part... sans se retourner.

1787. Nicolas Chopin a retrouvé ses amis à Varsovie. Devenu directeur de la Manufacture des Tabacs, Adam-Jean Weydlich l'engage comme secrétaire-comptable, le loge sur place dans des locaux sinistres : c'est une ancienne maison de correction. Le soir, il va se promener sur la rive de la Vistule comme, autrefois, le long du Madon. Mais l'armée russe vient d'entrer en Pologne. La guerre a repris. La Manufacture des Tabacs ferme ses portes. Nicolas a perdu son travail. Son ancien patron l'apprécie, fait de lui le précepteur de ses enfants. Nicolas aime ce métier, cette famille et ce pays. Pourtant, le mal du pays et de sa famille le ronge. Il écrit à ses parents. Sans réponse. Il écrit encore, plusieurs lettres. Seul le silence lui répond. Il pense qu'on veut l'oublier, là-bas, en Lorraine.

À Varsovie, l'occupation russe est insupportable. Le peuple se révolte une nouvelle fois. Le 23 mars 1794, le patriote Tadeusz Kosciuszko lance un appel historique à l'insurrection générale. Nicolas l'entend. Oublié de Lorraine, il fonce, s'engage dans la milice urbaine, devient capitaine de la Garde Nationale. Avec sa compagnie, il affronte les troupes de Souvorov. Il tiendra toute une nuit le quartier de Praga. Autour de lui, les insurgés tombent par dizaines. Il est blessé. Il a versé son sang pour la Pologne. Toujours pas de lettre de ses parents ! Il en conclut que sa famille de Lorraine l'a renié. Alors, il prend une décision définitive : il sera Polonais. Il est désormais Polonais, et fier de l'être ! Son prénom Nicolas devient... Mikolaj ! Les Polonais ont beau être courageux... les Russes sont les plus forts. Varsovie tombe. Mikolaj rejoint à Kiernozia son compagnon de combat et ami Maciev Laczynski, devient précepteur de ses enfants Teodor, et... Maria qui épousera le vieil Anastase Walewski. Vingt ans plus tard, dans la langue française enseignée par Nicolas Chopin, cette femme suppliera Napoléon 1^{er} de libérer son pays, deviendra l'« Epouse polonaise » de l'Empereur et la mère de son fils.

Bientôt, les enfants Laczynski partent pour l'université. On n'a plus besoin du Lorrain Chopin à Kiernozia où il a acquis toutes les subtilités la langue polonaise, où il s'est lié d'amitié avec de grandes familles dont les Skarbek. On murmure même qu'il y est devenu franc-maçon... peut-être en souvenir du comte si fraternel de Marainville.

1802. Mikolaj quitte Kiernozia pour le domaine de Zelazowa-Wola, un petit paradis traversé par une rivière qui ressemble au Madon : l'Utrata. Il y sera le précepteur des enfants Skarbek. Chez ces aristocrates, la situation est difficile. Couvert de dettes de jeu, le Comte a abandonné sa famille. La comtesse Ludwika s'occupe seule de leurs 4 enfants. Aidée par Tekla Justyna, une jeune parente orpheline qu'elle a recueillie, elle gère le domaine. Mikolaj se sent bientôt chez lui à Zelazowa-Wola. Il prend ses repas à la grande table, en face de Tekla-Justyna qu'il emmène bientôt en promenade le long de l'Utrata. Quand elle se met au piano, ou se met à chanter, il accompagne la jeune femme au violon (de Mirecourt) ou à la flûte. Elle et lui se plaisent. Ils s'aiment au point que...

2 juin 1806. Dans l'église de briques rouges de Brochow, Mikolaj épouse Tekla-Justyna. Tout le pays se réjouit. On fait la fête. On mange des roulades de bœuf et des gâteaux de fromage

blanc ; on boit de la vodka ; on chante des airs traditionnels ; on danse des mazurkas au son de l'accordéon et du violon. 6 avril 1807. Naissance de leur premier enfant, une fille prénommée Ludwika, comme la Comtesse. Puis... 1^{er} mars 1810. Fryderyk-Franciszek vient au monde. Frédéric, comme son parrain, l'aîné des Skarbek. Franciszek/François comme son grand-père de Lorraine. Le 23 avril 1810, on baptise Fryderyk dans l'église de Brochów.

Mais, déjà, les enfants Skarbek entrent en faculté. Mikolaj n'a plus de travail à Zelazowa-Wola. Un ami universitaire lui propose alors un poste d'enseignant au lycée de Varsovie dans le fameux Palais de Saxe. Il accepte. Ils logeront sur place.

Varsovie

Les Chopin vivent dans un palais, certes, mais les fins de mois sont difficiles, d'autant plus qu'un troisième enfant vient de naître, le 9 juillet 1811 : Justyna Izabella. Puis un quatrième, le 20 novembre 1812 : la petite sœur Emilia. Mikolaj loue une partie de l'appartement à des étudiants de province dont il devient le répétiteur. Ces jeunes gens resteront les amis fidèles de Fryderyk : Bialoblocki, Woyciechowski, Wodzinski, Dziewanowski... Le soir, Justyna se met au piano, Mikolaj au violon apporté de Lorraine. Ils jouent pour leur tribu d'enfants et d'étudiants. Fryderyk se blottit contre sa mère, entre ses genoux. Leurs doigts courent ensemble sur le clavier... Les Chopin sont enfin heureux dans ce grand palais de Saxe. Mikolaj prend du grade : il vient d'être nommé professeur de Langue et de Littérature Française à l'Ecole d'Artilleurs et d'Ingénieurs en plus du Lycée.

Mais Constantin Pavlovitch, le Grand-duc de Russie qui règne sur la Pologne, aime parader à la tête de son armée. La place lui manque pour ses grandes manœuvres. Le palais de Saxe le gêne. Il le fait raser. Les Chopin et leurs pensionnaires déménagent pour le palais Casimir. C'est là, dans un salon de ce palais, qu'une émotion intense va déferler, un soir d'automne 1817, sur la famille et quelques amis. Ce soir-là, alors que la rue Royale claque sous les sabots des chevaux, Fryderyk s'incline devant la comtesse Ludwika Skarbek venue passer quelques jours chez eux. « Pour vous, Madame... ». Il pose ses doigts sur le clavier et, les yeux fixés sur la partition écrite par son père sous sa dictée, offre sa première œuvre à une assemblée médusée. Abasourdi, Adalbert Zywny, son professeur de piano depuis quelques mois, se demande ce qu'il va bien pouvoir encore enseigner à ce phénomène. Il rit et il pleure à la fois. Près de la cheminée, Justyna tente de dissimuler sa pâleur...

Alors, tout s'emballe très vite. La réputation du jeune Chopin fait bientôt le tour de la ville. Le grand-duc Constantin veut l'entendre dans son palais du Belvédère. La cour découvre que la musique de cet enfant apaise les terribles colères de son souverain. Chaque fois que le monstre déchaîné Russe entrera en furie, on enverra donc chercher le jeune prodige qui devra jouer pour lui. C'est dans ce palais du Belvédère que Fryderyk taquinera la fille d'un précepteur français, Alexandrine de Moriollès. La fillette deviendra « Moriolka », son premier amour ! La réputation de cet enfant prometteur baptisé « Chopinek » par la belle société de Varsovie est soudain telle que la virtuose Maria Szymanowska et la tsarine-mère Maria Feodorowna viennent l'entendre, et que la diva Angelica Catalani, éblouie, lui offre une montre en or.

Mais Chopinek inquiète ses parents. Il est trop maigre, trop pâle, trop nerveux. Il a 10 ans. Il tousse. Des poussées de fièvre le terrassent parfois. Pour sa santé, on l'envoie à Szafarnia chez les Dziewanowski, dans ce pays de Mazowie qui chante et qui danse. Il y vivra les fêtes villageoises, les pirouettes de filles à bottines rouges, les tourbillons troublants des jupes fleuries sur la dentelle des jupons blancs. Il se lance dans la ronde, saisit des mains, tourne, salue des demoiselles aux pommettes écarlates, tourne encore, se laisse étourdir par les crins-

crins, se saoule des voix de filles, de leurs rires, et de ce rythme qui le poursuivra toute sa vie : trois temps... trois temps... trois temps ! Les voix de filles le fascinent. Jusqu'à son dernier souffle, il affirmera que sa composition a toujours cherché à reproduire par le piano... les voix de femmes !

1822. Au Conservatoire, premières leçons du professeur Elsner qui reconnaît aussitôt son « génie musical », mais supporte mal son indiscipline. Car ce Chopin est aussi doué pour la musique que pour faire le clown. Avril 1825. Renommée oblige : Frédéric doit donner un concert pour le Tsar, en l'église de la Sainte-Trinité. Subjugué, l'Empereur de toutes les Russies lui offre une bague ornée de brillants. Le bonheur serait total chez les Chopin si la petite sœur chérie Emilia n'était pas très malade. En février 1827, les médecins renoncent à la sauver. Et le 10 avril, Emilia meurt, tuée par la tuberculose. Anéantie, la famille veut fuir les souvenirs de ce palais maudit. Les Chopin quittent Casimir pour Krasinski. Encore un palais ! La mort de sa petite sœur a foudroyé Fryderyk devenu « Frycek » pour les intimes. Lui aussi est malade. Très maigre, il tousse, boit six tasses par jour de café de glands pour soigner un catarrhe tenace, avale des potions, supporte des sangsues sur le cou. En secret, il a décidé de partir, de quitter ce pays de mort. Il rêve d'aller à Paris. En attendant, il travaille comme un forcené sur le *La ci darem la mano* de Mozart, écrit une sonate en *do* mineur et une mazurka en *fa* mineur...

Septembre 1828. Avec un ami de son père, le professeur Jarocki, Frycek fait son premier grand voyage, à Berlin. Il y assiste à un opéra. Comme à Szafarnia, les voix de femmes le subjuguent. Mais il n'a qu'une hâte : rentrer bien vite à Varsovie, y retrouver l'élève cantatrice Konstancja Gladkowska dont il est tombé amoureux fou. Il écrit pour elle ses polonaises en *ré* mineur, en *si* bémol majeur et en *fa* mineur.

Partir l'obsède maintenant. Crucifiés, ses parents tentent de le retenir. Alors, Mikolaj se souvient de son départ de Lorraine, quarante ans plus tôt. Surmontant sa douleur, il rassemble l'argent nécessaire pour le voyage. Frycek part. Pour Vienne d'abord, où il donne des concerts les 11 et 18 août 1829 pour un public et une presse enthousiastes. Retour à Varsovie. Il y offre son concerto en *fa* mineur à son grand amour Konstancja Gladkowska.

8 février 1830. Ce concerto en *fa* mineur est donné au Théâtre National. Immense succès ! On doit programmer deux concerts supplémentaires. Mais, Frycek découvre la légèreté de Konstancja qui lui préfère les traîneurs de sabre. Le choc !

Juillet 1830. Pour son dernier été polonais, Frycek rejoint sa famille en vacances chez les Skarbek, à Zelazowa-Wola. Il ne reverra plus jamais son lieu de naissance. C'est là qu'il arrête la date de son départ définitif : le 2 novembre, jour des morts ! 11 octobre 1830. Concert d'adieu au Théâtre National. On évoque son départ. Personne ne veut y croire. Pourtant... il part. Deux semaines plus tard, il monte dans la diligence. Il s'était juré de ne pas pleurer. Il pleure.

Vienne

Dans la capitale autrichienne, Frycek retrouve son ami Tytus Woyciechowski qui le quittera bientôt pour rentrer au pays, aller y combattre les Russes. Il se croyait attendu dans cette ville après ses succès de l'année précédente. Mais Vienne l'a oublié. Il en est abattu et furieux ! Seul.

Noël. Il traîne dans la cathédrale Saint-Etienne. Il écrira dans son carnet de voyage : « *Je me suis rendu à minuit, seul, à pas lents, à la cathédrale Saint-Etienne. Il n'y avait encore*

personne. Je restai debout au pied d'un pilier gothique dans le coin le plus sombre. Le silence régnait. Derrière moi, un tombeau ; sous mes pieds, un tombeau ; il n'en manquait un qu'au-dessus de ma tête. Une harmonie lugubre s'éleva en moi... Plus que jamais je ressentis ma solitude ». Surgit alors dans sa vie de migrant... Tereza, chanteuse tyrolienne de petite vertu qui lui offrira ses douceurs d'alcôve, et... un virus ravageur.
Comment quitter Vienne ?

En constante révolution, la France refuse les réfugiés, même Polonais. Une idée germe de tricherie au passeport : Frycek déclare aux autorités vouloir aller en Angleterre. Au passage, ni vu, ni connu... il s'arrêtera à Paris.
Il reprend donc la route.

28 août 1831. Munich. Notre musicien errant y joue son *concerto en mi mineur*. Bouleversé par ce qu'il vient d'entendre, Schumann écrit dans le journal *Allgemeine Musik Zeitung* :
« *Chapeau bas, Messieurs... un génie !* »

Paris

Enfin ! Frycek trouve un appartement au 27, boulevard Poissonnière. Il passe l'automne à s'introduire dans le monde des Polonais exilés. En décembre, il apprend le mariage de feu son amour lyrique Konstancja Gladkowska à Varsovie, se console dans de longues promenades au Palais-Royal et sur les Champs Elysées au bras de la comtesse Komar et de sa fille Delfina Potoka, avec des artistes à la mode et des gens influents. Bientôt, il s'attable au *Café de Paris* ou danse chez la *Mère Belle-en-Cuisses* à Montmartre, avec Mendelssohn, Ferdinand Hiller, et Franz Liszt. Et le 26 février, malade de peur, il donne son premier concert, salle Pleyel : son *concerto en fa mineur*. Immense succès. L'argent afflue, qu'il dépense aussitôt en cabriolet privé, habit de grands couturiers, chapeaux de Baudoni, gants de Walker et bottes de Kingen... Il se donne des allures de prince, déménage plusieurs fois, pour s'installer enfin dans un appartement prestigieux du 38, rue de la Chaussée d'Antin.
Et il engage un domestique !

Le baron-banquier James de Rothschild devient son ami. Ses élèves portent des noms prestigieux : Plater, Komar, Delfina Potocka qui chante d'une si belle voix. Le comte Flahaut, amant de Delfina, lui confie ses enfants et fixe lui même le prix de la leçon : 20 francs/heure... une fortune ! Le Tout-Paris veut le voir, l'entendre, le toucher. Mademoiselle Mars, nouvelle coqueluche du théâtre, le courtise, comme Marie d'Agoult, comme... le Roi lui-même ! Entre deux soirées de fêtes, il écrit ses : *Nocturne en sol mineur*, *Variations brillantes en mi bémol majeur*, *études*, *mazurkas* et *polonaises*... Et pour le plaisir des Dames, il compose des valse.

Mais il écrit en toussant. Il est très maigre : 47 kg pour 1mètre 72.

À Varsovie, son père s'inquiète pour sa santé et son train de vie : « *Je te conseille d'économiser autant que tu pourras afin de n'être pas sans le sou* ». Sa sœur Ludwika insiste : « *Ce qui gâte le naturel des gens, c'est la fortune. A mesure que le métal devient plus abondant, le cœur se durcit et, lentement, il se transforme lui aussi en minéral ou devient une pierre...* »

Mai 1834. Au festival d'Aix-la-Chapelle où il a rejoint son ami Mendelssohn, Frycek reçoit un billet du prince Charles-Just de Beauvau-Craon qui le supplie de venir jouer pour lui. Sa peine est immense : la princesse son épouse est morte. Alors, au retour, il passera probablement par la Lorraine, le château de Haroué.

Haroué ! À trois lieues -12 kilomètres- de Marainville-sur-Madon, le village natal de son père Mikolaj, où vivent encore ses tantes Anne et Marguerite Chopin. Mais il ne visitera pas Marainville, ni sa famille. Sans doute ne connaissait-il pas son histoire.

Retour à Paris. Frycek y retrouve les femmes, les folles soirées, les concerts, les leçons. De plus en plus pâle et maigre, il tousse, suffoque, crache... Il est malade, mais veut prouver qu'il est bien vivant ! Il compose son *étude en fa majeur*.

Été 1835. Son père lui écrit que les Chopin vont venir prendre les eaux à Karlsbad. Frycek exulte : jamais ils n'auront été aussi près les uns des autres depuis son départ de Pologne. Cinq ans déjà ! Il décide de les y rejoindre.

Après quelques jours de bonheur familial partagé dans la station thermale, le cœur déchiré, il rentre par Dresde où résident ses amis Wodzinski. La beauté de leur fille Maria l'éblouit. Il l'a connue enfant, la retrouve... femme ! Fasciné ! Foudroyé ! Ensemble, ils jouent du piano à quatre mains. Il ne peut la quitter des yeux. Elle peint son portrait à l'aquarelle... Ils sont tombés éperdument amoureux l'un de l'autre. Mais il doit regagner la France. Son départ sera un arrachement. Il promet de prendre soin de lui, de les retrouver l'année suivante, en cure, à Marienbad.

Retour à Paris. Frycek est si épuisé que le journal *Le Courrier de Varsovie* annonce sa mort. En réaction, il se montre dans tous les salons, les restaurants, les théâtres, et il écrit deux *nocturnes*, l'un en *ut dièse mineur*, funèbre et sombre, l'autre en *ré bémol majeur*, léger, et tendre.

1836. Promesse tenue. Il retrouve les Wodzinski à Marienbad. Maria est toujours plus belle et plus amoureuse. Les parents parlent mariage. Mais la santé du prétendant les inquiète. Ils l'emmènent en visite médicale à Dresde. Le médecin conclut à une simple fatigue. On lui fait promettre de mener une vie saine. Telle est la condition mise à ce projet de mariage. Il promet. De retour à Paris, il oublie cette promesse, s'étourdit en travail et fêtes jusqu'à ce soir mémorable chez les Liszt-Marie d'Agoult où il se trouve soudain en face d'une femme en culotte d'homme, qui fume le cigare : une certaine... George Sand. Le lendemain, il écrit à ses parents : « *J'ai fait la connaissance d'une grande célébrité : Madame Dudevant connue sous le nom de George Sand ; mais son visage ne m'est pas sympathique et ne m'a pas plu du tout. Il y a même en elle quelque chose qui m'éloigne* ».

À Dresde, les Wodzinski qui le font surveiller par leurs amies Nakwaska et Ossolinska, savent tout de sa vie parisienne dissolue. Ils obligent leur fille à oublier son projet d'union avec un individu aussi instable. Maria se soumet. Elle lui écrit un mot bref qui se conclut par : « *Adieu. Gardez notre souvenir. Signé Maria.* »

Anéanti, Frycek rassemble les lettres des Wodzinski, les roule dans un papier d'emballage qu'il ligote d'une faveur bleue. Sur le paquet, il écrit : *Moja bieda. Ma Tragédie !*

C'est le moment où George Sand multiplie les invitations. Il la revoit. Elle l'emporte dans son tourbillon avec Liszt, Adolphe Nourrit, Heine, Meyerbeer, Grzymala, Niemcewicz et le cher Eugène Delacroix. Un soir, chez lui, au 38 de la chaussée d'Antin, ils sont tous là... tous, dont... George Sand ! Frycek est au piano. George l'écoute, se rapproche de lui, le frôle, le touche. Un délicieux trouble le gagne. Des notes naissent sous ses doigts qu'il ne contrôle plus ; les battements de son cœur s'affolent ; les parfums de la Dame l'enivrent...

Tous les amis sentent qu'il est temps de les laisser à leur intimité. L'un après l'autre, ils s'éclipsent.

Ce soir-là, George conquiert son musicien à la hussarde.

Ce soir-là, sous l'étreinte de cette femme étrange, un nouvel ange est né !

A partir de ce moment, tout va s'accélérer. Jusque là, malgré sa maladie, Chopin incarnait la vie. Maintenant, il va parcourir un long et terrible chemin vers la mort. D'abord, il va se refuser à cette femme dragon qui a mis Paris à ses pieds. Pour tenter de l'oublier, il s'immerge dans le travail. 25 février 1838. Le roi Louis Philippe veut entendre ce phénomène musical qui échauffe sa capitale. Le concert au palais des Tuileries sera... royal.

Mais George est toujours là, toujours plus présente, malgré ses deux amants en fonction, l'avocat Michel de Bourges et le théâtral Félicien Mallefille qui apprenant la liaison de son illustre maîtresse avec le musicien, fou de jalousie, menace de les égorger tous, elle et ses enfants, lui le pianiste, si elle ne rompt pas. Elle croit cet homme capable de commettre ces crimes, décide d'aller respirer ailleurs, le temps qu'il se calme. Direction Majorque.

Octobre 1838. George son fils Maurice – ce cher « Bouli » – sa fille Solange, la domestique Amélie, et Frycek débarquent à Palma. La ville déborde de réfugiés de la révolution espagnole. D'abord logés dans deux chambres infestées de punaises et de moustiques, ils trouvent enfin une villa à louer, *So'n vent*, dans un village proche : Establiments. Le paradis sur terre ! Un paradis de trois jours seulement car, soudain, le temps se gâte. Le vent se fâche ; la pluie déferle ; le froid et l'humidité s'installent.



Valldemossa, la chartreuse (Photo de l'auteur)

Frycek retombe malade. Il tremble de fièvre, tousse, crache le sang. Affolée, George appelle des médecins. Le 3 décembre, Frycek raconte leurs visites dans une lettre à son ami Julian Fontana : *« J'ai été malade comme un chien ces deux dernières semaines. Trois médecins, les plus célèbres de l'île, m'ont examiné. L'un a flairé mes crachats, l'autre a frappé pour savoir d'où je crachais, le troisième m'a palpé en écoutant comme je crachais. Le premier a dit que j'allais crever, le deuxième que j'étais en train de crever, le dernier que j'étais déjà crevé... »*. Aussitôt alerté par les médecins, le propriétaire de la maison surgit, brandit sous le nez de George un édit du roi Ferdinand VI daté de 1775 qui impose la mise en quarantaine des poitrinaires. Il leur ordonne de déguerpir après avoir payé les meubles et linges de maison qui devront être brûlés. Pas le choix. L'homme a la justice avec lui. George s'exécute.

Ils quittent Establiments, gagnent Valldemossa, village de montagne où George a appris qu'une chartreuse vidée de ses moines par la révolution espagnole a mis ses cellules en

location. Ils y arrivent, s'y installent sans confort ni chauffage. Pluie, vent, froid : c'est l'hiver ! Accueil glacial de paysans scandalisés par cette famille de bric et de broc, ces mécréants qui ignorent la messe, cet artiste poitrinaire amant d'une femme qui porte une culotte d'homme et fume le cigare. Et pas de bon piano dans cet enfer ! Rien qu'une mauvaise caisse à savon qu'utilise tout de même Frycek pour ses gammes. Pleyel leur a fait livrer l'un de ses beaux instruments. Mais la douane le bloque à Palma. Un jour de tempête, excédée par ces douaniers qui ne veulent pas lâcher ce piano, George tente l'expédition de descendre le chercher en ville en compagnie de ses enfants. Frycek passe la journée seul dans sa cellule. Très malade. Très faible. Il a des hallucinations, voit apparaître des fantômes de moines, celui de sa petite sœur Emilia. Autour de lui, vent et pluie se déchaînent. Il croit devenir fou, titube, se cramponne à sa caisse à savon, pose ses doigts sur les touches. Une curieuse musique s'élève sous les voûtes...

C'est en pleine nuit que George et les enfants rentrent de leur expédition. Ils découvrent Chopin affalé sur le clavier. George lui touche l'épaule. Il se redresse, tourne vers elle un regard halluciné, murmure : « *Ah, je savais bien que vous étiez tous morts !* ». George est terrifiée. En une journée, l'Ange qu'elle appelle désormais son « Petit » a vieilli de dix ans ! Sur le clavier, une partition griffonnée. Il vient de composer le prélude dit « à la goutte d'eau ». Cette pièce fera partie de l'ensemble des 24 préludes qu'il voulait être... son chef d'œuvre !

20 janvier : le Pleyel arrive enfin. George achève d'écrire *Spiridion*. Plutôt que de suivre les cours qu'elle leur donne, les enfants se chamaillent ; Maria-Antonia, la cuisinière espagnole, la vole avec la domestique Amélie qui ne veut plus rien faire ; les Majorquins leur vendent à prix d'or les œufs dont ils se nourrissent. Avec les soins qu'elle doit donner à son « Petit » qui dépérit à vue d'œil, George n'en peut plus.

Le 10 février, Frycek va tellement mal que George décide de rentrer en France de toute urgence. Ils descendent à Palma, revendent le piano Pleyel au banquier Chaussat de Canut pour payer le voyage de retour -George n'a plus un sou !-, embarquent pour Barcelone sur un bateau transport de cochons. Les cochons puent ; Amélie ronchonne ; Maurice persifle ; Solange est déjà malade ; George halète ; Frycek crache le sang à pleins flots. Adieu, Palma.

À Barcelone, un médecin militaire qui a examiné Frycek les expédie aussitôt à Marseille où le brave docteur Cauvière tentera de sauver le mourant. Ce médecin réussira ! Frédéric se remet au travail, compose sa *sonate en si bémol mineur* qui deviendra l'écrin de sa *Marche funèbre*. Quelques semaines plus tard, George entraîne son fragile convalescent à Gênes, sur les traces de ses amours avec Alfred de Musset. Le « Petit » se laisse infliger cet étrange et douloureux pèlerinage.

Retour à Marseille. Mauvaises nouvelles de Paris. Les éditeurs ne tiennent pas leurs engagements, ne paient pas les droits d'auteur qui leur sont dus. Chopin écrit à son ami Fontana : « *Pleyel est un crétin et Probst une canaille* ». C'est que... l'argent manque. Il est temps de regagner le Berry.

Direction Nohant !



Nohant, la demeure de George Sand (2010)
(Photo de l'auteur)

Les belles énergies de la Vallée noire, le calme de la campagne, les légumes du potager, les fruits du verger, l'amour et la musique... finissent de rétablir Frycek qui devient l'animateur fou des dîners mondains quotidiens. Il rit, saute, mange, danse, boit, imite les invités, amuse la galerie.

Et, dans sa chambre à l'étage, il compose sans relâche des ballades, mazurkas, nocturnes, fantaisies, polonaises...

Chopin est heureux cet été, à Nohant !

Survient le temps des confitures de mûres.

Pour l'hiver, ils rentrent à Paris, chacun chez soi : George rue Tronchet, Frycek rue Pigalle.

Avant les premiers froids, le 29 octobre, Frycek doit jouer au château de St-Cloud pour la famille royale. Il enrage. Horreur des concerts, surtout celui-là !

Été 1840. Exceptionnel ! George ne va pas à Nohant avec sa tribu. Ils restent à Paris où elle expose son « Chopin » dans les dîners de prestige et les fêtes. Elle le présente à Victor Hugo, Alphonse de Lamartine, l'emmène aux cérémonies du retour des cendres de Napoléon 1^{er}.

1841. Ils retournent en Berry. Malgré le charme de son domaine et l'affection de ses gens, George ne tient plus en place. Ils feront de nombreux allers-retours Nohant-Paris. Épuisé par le travail, les fêtes et les voyages, Chopin est de nouveau très malade. George est toujours aux petits soins pour lui. Mais il semble que sa nature fougueuse exige désormais de son protégé... autre chose !

Soudain, tout s'accélère.

20 avril 1842. La tuberculose emporte l'ami Jan Matuszinski. Frycek s'effondre. Il est au plus mal. Pour le distraire, George le traîne encore dans les rues et salons de Paris, de dîners en spectacles, de concerts en rendez-vous mondains. Et, le vingt-cinq mai 1844, au retour de l'Odéon où ils sont allés entendre Mendelssohn dans l'*Antigone* de Sophocle, Frédéric découvre chez lui un pli qui le foudroie : « *Nicolas Chopin est mort le 3 mai 1844, à Varsovie, au 1255 de la rue Nowy Swyat, chez sa fille Izabella où il s'était installé avec Justyna, sa femme. Il a été enterré le 6 au cimetière Pawaski et, le 7, la société des Sciences et des Lettres a chanté une messe pour lui aux Capucins* ».

Mort et enterré... Nicolas... son père !

Pour l'apaiser, George emmène son Chopin à Nohant.

Les y rejoint bientôt Ludwika, la sœur chérie inquiète venue de Pologne avec son mari. Leur compagnie requinque Frycek qui se remet au piano. Il compose sa *berceuse en ré bémol majeur* et sa *sonate pour piano n°3 en si mineur*, pendant que la maîtresse de maison passe ses nerfs chaque jour davantage sur sa fille Solange qu'elle repousse au profit exclusif du fils adoré, Maurice, dit « Bouli ». Solange souffre depuis longtemps de l'attitude de sa mère. Elle s'est rapprochée de Frycek qui l'a prise en réelle affection. George ne supporte pas leur complicité. Pour calmer cette fille qui la gêne, elle décide de la marier avec un petit aristocrate voisin, Fernand des Préault. Déjà, elle annonce leurs fiançailles. Solange n'a eu ni le temps, ni le droit de donner son avis !



Chopin par le photographe Louis-Auguste Bisson (1847)

1847. George publie *Lucrezia Floriani*. Lucrezia, belle et généreuse héroïne de ce roman, c'est elle. Karol, amant tyrannique, mélancolique et jaloux, toujours malade, c'est Chopin. Les familiers du couple sont révoltés. Delacroix écrit à Heine : « *Elle a outrageusement maltraité mon ami Chopin dans un détestable roman divinement écrit* ». Alors, comme si une malédiction s'était abattue sur le couple, tout va basculer.

Un sculpteur en mal de notoriété, Jean-Baptiste Clésinger, propose un jour à George de tailler son buste dans la pierre. Flattée, elle accepte. Flanquée de Solange et du « Petit », elle va rencontrer l'artiste, dans son atelier. L'homme est bâti comme un athlète grec. Au premier regard, George en tombe amoureuse. Solange aussi ! Mère et fille vont se le disputer. L'affrontement tournera très vite à l'avantage de l'obstinée Solange. George capitule. Les fiançailles avec des Préault sont rompues. Solange épousera Clésinger !

Epuisé, incapable de composer, Chopin vit mal la rivalité des deux femmes. Sa dernière œuvre date déjà d'un an : la *sonate pour violoncelle et piano* opus 65 dédiée à son ami le violoncelliste Auguste Francomme. Il connaît la mauvaise réputation parisienne de Clésinger : brutal, buveur, menteur, endetté jusqu'au cou. Il croit devoir en parler à Georges qui prendra très mal cette ingérence dans ses affaires familiales. Furieuse qu'il tente de contrarier ses plans, elle lui ordonne de s'occuper de sa musique, de rien d'autre, et fixe la

date et le lieu du mariage. Ce sera le 19 mai 1847, à Nohant. Chopin est prié de rester à Paris ! Il ne sera pas de la « fête ».

Deux mois plus tard, le 10 juillet 1847, la prédiction de Frédéric se réalise : aux abois financiers pour cause de dettes de jeu, Clésinger demande à sa belle-mère de l'aider. Au prétexte qu'elle n'a pas un sou, George refuse. Son sculpteur et gendre lui conseille alors d'hypothéquer son domaine. Elle riposte qu'elle ne touchera pas à Nohant : « C'est l'héritage de mon fils Maurice ! ». La colère de Clésinger éclate : « L'héritage de cet abruti ? » Son Bouli... un abruti ? Outrée, George suffoque. Le lendemain matin, une nouvelle altercation éclate au pied du grand escalier. Violente. Dans la mêlée, George reçoit un coup de poing de son gendre en pleine poitrine.

Dehors !

Chassés de Nohant, les Clésinger se réfugient dans un hôtel de La Châtre, ville voisine. Épuisée par une grossesse très avancée, Solange sent qu'elle ne supportera pas le voyage en diligence jusqu'à Paris. Elle demande à Chopin de lui prêter sa voiture confortable restée au domaine de sa mère. Il accepte. Les Clésinger retournent à Nohant, font atteler la voiture. Ils partent. Au moment de franchir le portail, Solange hurle aux paysans rassemblés sur la place, ébahis, curieux de la scène : « C'est le plus beau jour de ma vie ! ».

Folle de rage, George s'estime trahie par son ancien protégé qui a pris le parti de sa fille. Le lendemain, elle ordonne le renvoi du piano à Pleyel... retour à l'envoyeur ! Elle interdit à son personnel et aux amis de prononcer le nom de Chopin en sa présence, de faire entendre une seule note de sa musique dans sa maison. Elle convoque le menuisier du village, lui fait transformer sur le champ la chambre du compositeur en salle d'archives. Désormais, Madame Sand vivra comme si Chopin n'avait jamais partagé son existence, comme s'il n'existait pas !

16 février 1848. Corps et cœur ruinés par cette rupture, épuisé, Frédéric donne son dernier concert chez Pleyel.

19 avril. Il embarque pour l'Angleterre dans les bagages d'une aristocrate écossaise amoureuse qui attendait patiemment son heure : Jane Stirling. Six mois durant cette femme traînera un cadavre sur les routes d'Angleterre et d'Écosse, l'exhibera chez les ducs, duchesses, lords, princes et princesses, lui imposera des concerts à Glasgow et Edimbourg. Chopin n'a plus la force de résister. Il tousse, crache le sang, suffoque... se met au clavier, joue...

Londres... enfin ! À l'agonie, il écrit à son ami Albert Grzymala qui l'attend à Paris : « *Dis à Pleyel de m'envoyer n'importe quel piano pour jeudi soir et fais le recouvrir... Ainsi donc, vendredi, je serai à Paris vers le milieu du jour... Fais faire du feu, fais bien chauffer et ôter la poussière... Fais acheter un bouquet de violettes pour que le salon soit parfumé. Que je trouve au moins un peu de poésie chez moi. Peut-être reviendrai-je encore à moi... A toi jusqu'à la mort* ».

Paris... Chopin déménage, s'installe sur la hauteur de Chaillot où il a l'impression que l'air sera meilleur et plus fluide. Il lance un appel désespéré à sa sœur Ludwika. Mais, à Chaillot comme ailleurs, il respire de plus en plus mal.

Il voudrait retourner vivre au cœur de Paris. On met à sa disposition un bel appartement, au 12 de la place Vendôme.

Très faible, il trébuche dans les escaliers. On le porte.

Il fait dire à George Sand qu'il voudrait la voir, une dernière fois.

George fait la sourde oreille.

15 octobre 1849. Alertée par les amis, Delfina Potocka arrive de Nice en compagnie du violoncelliste Auguste Franchomme. En larmes, l'amie cantatrice chante à son chevet. Les amis sont là. Le peintre Kiatkowski brosse le portrait du malade. Accourue de Pologne, Ludwika veille son frère. Avec Solange Sand-Clésinger, elle ne le quitte pas une seconde.

16 octobre. Matin. Frédéric ouvre les yeux, prend les mains des amis, exige d'eux qu'ils brûlent ses manuscrits incomplets, demande que le *Requiem de Mozart* accompagne son enterrement. Il leur fait jurer que son cœur sera transporté en Pologne. On lui jure. Il s'endort.

16 octobre. Soir. Le docteur Cruveilhier lui demande s'il souffre. « Plus... » répond Frédéric dans un souffle.

Il vit encore !

17 octobre 1849. Deux heures du matin. La pluie crépite sur les vitres du 12, place Vendôme. Solange croit entendre Frycek demander à boire. Elle se précipite, lui redresse la tête, passe la main dans ses cheveux, veut faire couler l'eau dans sa bouche. Elle pousse un cri.

Frédéric Chopin, compositeur, fils de Nicolas le Lorrain, vient de mourir.

17 octobre 1849. Deux heures du matin...

Frédéric Chopin, génie universel issu de Lorraine, est mort !